

Deux lettres de Papineau

Louis-Philippe Cormier

Volume 14, numéro 3, décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302066ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302066ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Cormier, L.-P. (1960). Deux lettres de Papineau. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 441–450. <https://doi.org/10.7202/302066ar>

DOCUMENTS INÉDITS

DEUX LETTRES DE PAPINEAU

L'exhumation et la publication des lettres de Papineau vont bon train depuis quelques années surtout dans le *Rapport de l'Archiviste*, et cela grâce au Papineauiste infatigable qu'est M. Fernand Ouellet. Il vient, je crois, de compléter l'édition de la correspondance entre Papineau et son épouse, correspondance qui embrasse une période d'une quarantaine d'années, et que M. Jean-Jacques Lefebvre caractérise ainsi (ceci a été écrit avant que toutes les lettres soient publiées) : « . . . Il n'est pas de documents comparables pour leur signification, leur richesse de timbre, leur tenue morale, leur raffinement, malgré quelques faiblesses de langue, bien de l'époque, que cette correspondance, poursuivie pendant vingt-cinq ans entre le grand Papineau et sa femme et dont les trois quarts sont actuellement publiés. »¹ Les archivistes de la province sont loin d'avoir épuisé leur « saberdache » ; il leur reste encore les nombreuses lettres de Papineau échangées avec d'autres membres de la famille. Déjà il ne fait pas de doute que cette correspondance familiale formera le bloc le plus solide et le plus homogène de la correspondance Papineau. L'intéressant de cette correspondance, c'est qu'elle n'est pas à sens unique ; la perspective historique et la connaissance du personnage y gagnent énormément à la lumière de ces divers éclairages.

Toujours selon M. Lefebvre,² il n'y aurait que le quart de la correspondance de Papineau publié jusqu'à date, ce qui veut dire que le pain sur la planche ne manque pas et qu'il reste encore beaucoup à découvrir. On imagine le monument de documentation que sera cette immense correspondance, une fois publiée, pour

¹ « La Vie sociale du grand Papineau », *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, XI (mars 1958) : 487.

² *Ibid.* : 486.

le renouvellement des études d'une époque, d'une famille, d'une personnalité surtout qui reste si mal connue. Qui sait si du même coup Papineau n'entrera pas dans nos lettres au même titre que les épistoliers des autres littératures. Car le Papineau épistolier atteint souvent à des résonnances humaines profondes et le jugement rapporté plus haut n'a rien d'exagéré. Papineau gardera toute sa vie l'habitude à laquelle il s'était fait très tôt des longues lettres, des quatre pages bien remplies. Les lettres intimes de Papineau ont presque toujours l'allure de la conversation laissant entrevoir l'agréable causeur qu'il a dû être. Ce ton familier est loin d'être étranger à leur charme. L'agréable surprise réservée à ceux qui prennent connaissance de la correspondance de Papineau, c'est la découverte, sous l'armure de l'homme public, de son goût profond pour la solitude, de la richesse de sa vie intime et familiale.

Comme modeste contribution à ce travail d'exhumation de la correspondance de Papineau nous présentons deux lettres découvertes à la Clements Library d'Ann Arbor, Michigan, dans les papiers du bibliophile Henry Vignaud. Les deux lettres en question sont adressées à Pierre Margry, historien français connu de tous les étudiants de l'histoire nord-américaine. Elles valent moins par le sujet que par ce qui reste en marge du sujet, par ce que Papineau nous dit de son exil, de sa famille, de ses lectures, de sa vie et de ses travaux à la Petite Nation. Le sujet en effet n'offre plus d'intérêt: il s'agit de difficultés qu'avait Margry, alors archiviste de la marine et des colonies à Paris, avec les « agents » de Georges Barthelemi Faribault, bibliothécaire au parlement de Québec et grand collectionneur de canadienne. Le voyage de 1852 (en France et en Angleterre) dont il est question dans une des lettres avait pour but de regarnir la bibliothèque provinciale qu'un incendie venait de détruire en 1849. Qui étaient ces « agents » ? Ils étaient des copistes ou des personnes chargées de faire transcrire les principaux documents relatifs aux colonies nord-américaines. Le Canada et les États-Unis, au siècle dernier, ont fait faire la copie de quantité de documents originaux dans les archives européennes. Dans sa première lettre Papineau signale le nom de Broadhead (John

Romeyn Brodhead), historien de New York, qui justement avait été commissionné par l'état de New York pour recueillir et faire transcrire des documents originaux sur New York. Papineau lui-même aurait tâté de ce travail pendant son exil en France,³ tout comme Crémazie plus tard. Que Pierre Margry ait eu à se plaindre des copistes de Faribault, c'est possible; mais il n'est pas dit que les « agents » n'aient pas eu à se plaindre de Margry. En tout cas, parmi les chercheurs qui ont été en rapport avec Margry le conservateur, il s'était créé la réputation d'être excessivement ombrageux à l'égard de ses manuscrits et chez les historiens actuels il passe pour un historien peu digne de foi.

Nous donnons ici les lettres telles que nous les avons trouvées dans l'original, écrites de la main de Papineau, sans corrections sauf en quatre ou cinq endroits où les mots se trouvaient déformés par omission ou addition de syllabes. Ces émendations sont d'ailleurs indiquées de façon conventionnelle: le crochet servant à l'intercalation, la parenthèse à l'omission.

LOUIS-PHILIPPE CORMIER

*Michigan State University
East Lansing, Michigan*

Petite Nation 19 — 9bre 1852.

J'espère obtenir de Mr Viger et vous faire parvenir bientôt les renseignements que vous demandez sur la famille Lemoine &ca

Mon chère Monsieur Margry —

C'est vraiment avec bonheur que j'ai reçu votre intéressante et aimable lettre du Sept Octobre dernier — depuis notre longue séparation vous avez généralement joui d'une assez bonne santé; c'est de votre âge et preuve de sagesse aussi; l'emploi qui vous avait été donné au moment de mon départ vous a été conservé; il a ajouté à l'aisance que votre diligence et louable industrie vous procuraient, et mieux encore vous a permis d'en retrancher partie, pour faire l'éducation de votre jeune frère. Cet emploi méritoire de vos modestes ressources vous en vaudra je l'espère & le souhaite, la grande augmentation. Je ne me suis arraché qu'à regret de la plénitude de vie intellectuelle que l'on goute à Paris mieux que nulle part ailleurs; de l'hospitalité si cordiale, de la sociabilité si douce & si polie que l'on cultive si généralement

³ RHAFF, VIII (déc. 1954) : 372.

dans cette Métropole des Sciences, des arts, des lettres & de la plus haute civilisation dans les tems modernes. Dans ma jeunesse, malgré ses quelques répétitions, déclamations, exagérations, le grand nombre de belles pages de morale haute & ferme de Sénèque en fesaient une de mes lectures de prédilection ; il n'y avait que l'amertume de ses plaintes sur son exil en Sardaigne, qui me paraissait une inexcusable faiblesse. Je la comprend maintenant et la lui pardonne Je n'ai ni ses talents ni ses vertus, mais j'ai éprouvé ses regrets. Lontems mes veilles & mon sommeil ne me retraçaient vivement que les douceurs et le charme des sociétés où j'avais vécu et ensuite la grandeur des monumens, l'utilité des établissemens publics la variété et la beauté des lieux que j'avais visités Et néanmoins je revenais au pays natal⁴ que j'avais longtems servi avec quelques succès et l'approbation bien générale du moins de ceux de notre race, isolée et débordée de toutes parts au milieu de celle avec laquelle elle devra s'assimiler lentement, mais non être engloutie en un moment ni exploitée, aussi longtems que nous conserverons quelque fierté et quelqu'attachement pour les traits distinctifs, pour les institutions, p[ro]ulr la langue et les mœurs sociales qui decourent de notre noble origine Française. J'y venais avec l'amour du pays et d'une famille nombreuse aimante et aimée, et avec l'espérance d'y pouvoir aider à l'établissement heureux de mes enfans. Tout les calculs humains me promettaient réussite dans ce sens. Mes huit ans d'exil avaient profité à la bonne / éducation de mes fils. Leurs débuts étaient brillants, leur promettaient un avenir honorable pour nous & utile à la patrie. Toutes ces espérances sont ensevelies dans la tombe de l'un, dans la maladie permanente de l'autre depuis plusieurs années.⁵ En vue d'utiliser pour eux bien plus que pour moi dans mon age avancé, la vaste propriété que j'ai dans une campagne éloignée et peu habitée, je m'y suis rendu. Sur les bords de l'Ottawa, dans un site d'une admirable beauté ou le sol, les bois & les eaux peuvent soutenir la comparaison avec les bords les plus riants de la Loire. J'ai commencé il y a quatre ans, au beau milieu de la forêt des défri-

⁴ Il peut bien regretter « la plénitude de vie intellectuelle » de Paris, mais son séjour en France a-t-il été si rose qu'il se sente exilé en rentrant au pays ? « On connaîtrait mal le Papineau des années d'exil sans les lettres de Lactance » écrit M. le chanoine Groulx dans un article sur son fils Lactance, RHAF, X (Déc. 1956) : 318.

⁵ Il s'agit de Gustave et de Lactance. Le premier était mort l'année précédente, à 21 ans. Lactance (1822-1862) était médecin, titulaire de la chaire de botanique à Mc Gill quand il fut frappé d'une maladie mentale en 1846. Il finira ses jours chez les Hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu de Lyon. A consulter à son sujet l'intéressant article du chanoine Groulx cité dans la note précédente.

chemens étendus, construction de maison d'habitation et dépendances, plantation de verger, et jardin Chinois, pour ne pas dire Anglais. Les enfans voulaient quelque chose de mieux que ce qui se voit en Canada, parce que le local y sollicitait, parce que nous qui avions vu tant de bons modèles, serions plus justement critiqués que d'autres, si nous pechions contre les regles du gout. Dans l'isolement du lieu, j'ai été architecte, agriculteur, dessinateur et jardinier. Obligé de tout diriger et surveiller, j'ai fatigué plus que ne le comportaient mon âge et les habitudes antérieures de la vie sédentaire d'étude et de bureau. Ma santé est affaiblie, chagrin; par ma faute, reproche; et ceux pour qui je travaillais, selon leur goût et à leur demande, finis avant moi hélas; finis avant ces travaux.⁶ L'ainé de mes fils a un heureux établissement à Montréal. Vingt cinq lieues dont quatre de route pénible encor & ses occupations de Greffier des cours de Justice, rendent ses visites, avec ma brue personne accomplie et ma petite fille premier petit enfant — beaucoup trop rares.⁷ Néanmoins d'ici a deux ans nous aurons à proximité un chemin de fer, et les visites deviendront fréquentes. J'y suis avec ma bonne épouse et mes deux bonnes fillettes pour qui la vie de ville eut été plus agréable.⁸ Moi je la fuyais pour échapper au dégoût de la vie publique et jouir de ma bibliotheque; j'ai été rejeté dans celle là, et j'ai pu moins que jamais jouir de celle-ci. Pleurer les morts, soutenir le courage ou alléger le deuil des survivants; le tems quasiment perdu en parlement, et la direction de beaucoup de travailleurs, pour ne faire qu'en quatre ans ce que j'aurais fini en deux, si je n'avais pas été dans la législature, m'ont interdit l'accès à mes livres, sauf les publications recentes Françaises, Anglaises & Américaines sur l'agriculture. Les bords de la Loire et d'Ottawa se ressemblent, moins les souvenirs et les Monumens; les Cathédrales de Tours & d'Orléans; les Chateaux de Montaigne Me De Sévigné Montesquieu et mille autres bagatelles & pèlèrin(gi)nages de cette nature: ici nous n'avons dans le passé que les lettres des Jésuites avec l'indication des sites des villages Algonquins détruits par les Iroquois & les traitans, sans avoir laissé la moindre trace de leur pénible passage, sur une terre de souffrance. / mais

3

⁶ Bien que la pensée reste très compréhensible, on s'explique mal cette tournure elliptique si soudaine. L'original donne l'impression qu'il y a eu à cet endroit interruption dans la rédaction de la lettre.

⁷ Il s'agit d'Amédée qui n'avait pas étudié à Paris, à l'instar de ses frères, mais avait fait son droit aux Etats-Unis. Il avait épousé en 1846 une Américaine du nom de Westcott. Le premier petit-enfant, c'est Eleanor (1852-1875).

⁸ Ezilda (1828-1894). Azélie (1834-1869) mariée à Napoléon Bourassa en 1857.

l'avenir est à nous ; l'empreinte de nos efforts débiles, paraissent néanmoins plus visibles contre la nature brute, intacte, échevelée, par de très médiocres embellissemens au milieu de la forêt, à côté du wigwam de l'indien fugitif, que la civilisation chasse plus loin, et tue, plus vite, qu'il ne tue et ne poursuit sa proie que les plus grand travaux d'une génération entière, ne peuvent être apparents au milieu de ceux qu'ont successivement complétés, tant & tant de générations dans vos pays surchargés de ruines. Votre civil[is]ation est la nôtre. Si ce qui se fait aujourd'hui est mieux que ce qui s'est fait dans le moyen âge, des traces de barbarie ne se pourront voir qu'en Europe, non en Amérique. Elle s'établit à une époque de science profonde, de goût exquis & sur ; l'Eclectisme n'y laissera naître et croître que ce qui est parfait. L'Avenir est à ce continent, voué par son isolement à la paix perpétuelle et à toutes les conquêtes de la paix, dans un âge intelligent. Voila comme par la force de l'imagination, fermant tristement les yeux sur tout ce qui nous entoure, plongeant nos regards bien loin en avant, nous nous consolons de tout ce qui nous manque, en imaginant pour la postérité un merveilleux avenir de jouissances et de succès en tout genre.

J'étais à Québec lorsque votre lettre me parvint et de suite je courus au chevet du lit de souffrance du pauvre Monsieur Faribault, qui à la suite du deuil et du malheur qui s'est acharné sur lui, pendant un voyage qu'il avait pendant longtems espéré devoir former la plus heureuse année de sa vie, et qui en a été la plus douloureuse, s'est vu à son arrivée chez lui, saisi et torturé par un rhumatisme aigu universel, ce qui a nécessairement ralenti sa correspondance avec vous. Je lui ai lu tout ce qui se rapportait aux difficultés que vous faisait son agent. Nous sommes convenus qu'il fallait s'en rapporter à votre profonde connaissance de ce que contiennent les différents dépôts, de correspondances relatives à la Nouvelle France quand elle fut Française ; de ce que le Gouvernement avait mis à part en vue de le faire publier ; de ce qui avait déjà été copié pour Mr Broadhead et autres ; et à votre honneur, à votre affection pour le Canada, pour vous laisser faire dans le surplus de ces volumineux documens le choix de ce qui vous paraîtrait le plus intéressant pour notre histoire. Je me permets d'ajouter que l'époque où les renseignements imprimés sont les plus rares et dès lors où les manuscrits deviennent plus précieux pour remplir cette lacune, est celle où Charlevoix s'est arrêté. Il avait épuisé l'étude de ceux qui se rapportent aux premiers tems de la fondation. Le Ministère de la guerre a beaucoup donné à Mr Broadhead sur l'époque intéressante de la dernière lutte ; il y a peut être moins à glaner pour nous sur cette guerre, qu'entre 1700 & 1750 — Aussi 1755 et la

4 cruelle / dispersion des Acadiens. J'ai trouvé peu de chose sur ce déplorable événement. Les renseignements les plus intéressants doivent être à Londres, mais vous avez vu comment on y a refusé à Mr Broadhead des recherches sur cette coupable mesure. Le meilleur ordre dans lequel vous avez aidé à mettre les archives, peut-il vous permettre de donner quelques détails additionnels sur ce sujet. Si mes vues coïncident avec celles de Mr Faribault, les suggestions précédentes peuvent vous aider. S'il pense autrement, c'est lui plus que moi qui doit vous indiquer ce qu'il souhaite avoir de vous. Il a du vous écrire. Je devais le revoir au sujet de sa réponse : mais bientôt après ma visite, le Cholera ayant sévi dans Québec, et dans le lieu même de nos séances, les appareils de ventilation et de chauffage n'ayant pas été complétés à tems, J'ai laissé Québec subitement sans revoir Mr Faribault. Les medecins partagés d'opinion disaient, les uns, ne partez point, vous augmenteriez l'effroi et par là le mal; les autres, partez, car votre maison est devenue un foyer de contagion d'où elle va se répandre dans le voisinage. Sur l'assurance donné par l'un d'eux qu'il avait vu un des ministres et avait la promesse que l'ajournement aurait lieu le lendemain je me décidai à partir de suite, sachant dans quelle triste anxiété vivrait ma famille dans son isolement, dès que les nouvelles lui parviendraient. J'arrivai chez moi heureusement en même tems que les journaux, qui les auraient effrayés & tourmentés. Mais les Ministres étaient partagés comme les medecins; la session s'est prolongée de huit jours et je n'y étais point, pour inutilement protester contre quelques unes des mesures que je désapprouve. Votre seconde lettre est arrivée à Q. après mon départ, est revenue ici depuis quatre jours et mes occupations ont été si multipliées que je n'ai pu la renvoyer qu'aujourd'hui à Mr Faribault avec la présente. Si mr Davezac est aux archives veuillez lui faire mes saluts et bons souhaits et à cet excellent Mr Martin toujours si bienveillant pour moi, si poli, si empressé à faciliter mes recherches, serrez lui la main pour moi avec effusion de cœur de ma part. Je lui souhaite et à sa Demoiselle santé & contentement. Mes liaisons ont été nombreuses avec plusieurs des hommes honorables d'un parti en discrédit aujourd'hui chez vous, ce qui n'empêche point qu'en amitié, ils me soient aussi chers que jamais. Dans le moment où la rédaction du National a été influente, l'un d'eux Mr Guillemot qui a fait publier l'Almanach du mois en 1844 & 5 a été attaché et envoyé en Ambassade au Brésil avec sa Dame, Française accomplie, ce qu'il y a de mieux au monde. Ils en ont été bientôt rappelés. Ce déplacement a interrompu ma correspondance. Sont-ils à Paris ou retirés en province où ils avaient quelque bien ? Par l'excellent et celebre professeur médical Mr Rostan

à qui vous présenteriez mes souvenirs les plus affectueux et reconnaissans, vous pourriez savoir ou sont ces honorés et intimes amis, à qui vous diriez un monde d'amitiés de la part de toute ma famille et de moi si vous aviez l'avantage de les voir, ou s'ils sont hors la grande ville, et que vous puissiez apprendre ou est leur retraite faites m'en part, j'aimerais à leur écrire.⁹ Vous m'autorisez par l'expression de vive amitié pour moi à me faire un peu égoïste, en vous parlant autant que je le fais de moi et des miens, mais c'est pour vous provoquer à de justes représailles. Parlez moi de même de vous et soyez sur que vous parlerez à mon cœur et à mon esprit un langage touchant bien senti et compris.

Avec affection tout à vous

L J Papineau

Petite Nation 8 mai 1853

Mon chère Monsieur Margry

Je reçus votre avant dernière lettre vers la fin de Novembre ici à la campagne et j'y répondis dans le tems, vous faisant part des démarches que j'avais faites auprès de Mr Faribault pour amener à conclusion et aux termes que vous proposiez, vos différends avec son autre agent.¹⁰ Je suppose, j'espère comme il me l'avait promis que Mr Faribault vous a rendu justice Je lui avais dit que vous connaissiez mieux qu'aucun autre homme ce que contenait vos archives, et qu'il pouvait avec pleine et entière confiance s'en rapporter à votre honneur, pour avoir de vous mieux que d'aucune autre personne, ce que contenait de plus intéressant à notre histoire le vaste dépôt ou vous puisiez, sous les restrictions que vous aviez mises dans votre contrat avec lui. Bientôt après je reçus une seconde lettre de vous me commu[ni]-quant copie de celle que vous adressiez en même tems à Mr Faribault faisant ressortir avec plus de force que jamais la justice de votre réclamation. A celle ci je n'ai point répondu, ayant la[i]ssé Mr Faribault dans la ferme intention de faire droit à vos demandes. J'étais malade et entre les mains du médecin quand elle me parvint et je suis demeuré valetudinaire durant tout l'hiver; ne suis point allé à Québec au Parlement, et n'y ai

⁹ Des quatre Français qu'il vient de nommer: Davezac ou d'Avezac était chef des archives de la marine (Justin Winson, *Narrative and Critical History of America*, IV: 367); Martin était évidemment un employé aux mêmes archives. Je n'ai rien trouvé au sujet de Guillemot. Le docteur Rostan était un ancien professeur de son fils Lactance à Paris.

¹⁰ Il est évident que Papineau avait écrit une autre lettre au même destinataire entre les deux lettres que nous publions ici. La première, datée du 9 novembre, est une réponse à la lettre de Margry du 7 octobre. Malheureusement la collection Vignaud ne contient pas la lettre de la fin novembre.

même point correspondu avec mes collègues et amis. Le retour de la belle saison, qui m'a fait reprendre et continuer des travaux de construction et de défrichemens commencés, depuis un mois seulement semble fortifier ma santé, sous la condition de la ménager avec soin, ce qui est ennuyeux à quelqu'un qui avait vécu jusqu'après la soixantaine sans consulter de médecin ni prendre de remèdes. Le revers a été brusque, mais enfin il le faut supporter. Je vous avais écrit que je demanderais à Mr Jacques Viger les dattes de mariage et de décès des Messieurs de Longueuil en Canada. Je ne l'ai point fait; la raison a été la suivante /

2 Peu de jours après votre lettre reçue, parut le rapport fait par Mr Viger et autres commissaires d'enquête pour notre gouvernement Provincial, afin de constater qui seraient celles des personnes qui obtiendraient des indemnités pour pertes de propriété souffertes pendant les troubles en 1836 & 37. Je ne pouvais écrire à Mr Viger que sur le ton de l'amitié, et son malencontreux rapport ne me paraissait mériter que blâme et censure; je pensais que je me rendrais à peu de tems de là, au Parlement à Québec, et que dans l'exercice de mon devoir comme Représentant, j'aurais à blâmer sans réserve et sévèrement la conduite oppressive et illégale à mon avis, de la majorité des Commissaires et de Mr Viger le plus actif et le plus violent d'entre eux. Le Gouvernement tout en blâmant ou n'excusant point ses agents, a fait valider leur décision, et non absence a fait que je n'ai point eu à me prononcer en sens opposé. Dans quel que tems j'irai à Montreal, y verrai Mr Viger et obtiendrai probablement ces renseignemens pour vous les faire parvenir. Je suis très heureux d'apprendre que vous êtes devenu l'un des gardiens des précieuses archives, dont vous avez mis en ordre une partie importante. Vous avez la juste récompense de votre diligence et du vertueux emploi que vous aviez fait de vos modiques ressources pour procurer à votre jeune frère, la même belle éducation que vous avez reçue et dont vous avez si bien profité. Vos succès continueront, les siens commenceront et seront le satisfaisant acquittement, de la dette de reconnaissance et de tendre affection qu'il a contractée envers vous.

Permettez moi de recommander à votre accueil le plus bienveillant mon jeune ami et compatriote Mr Barthe qui vous remettra la présente. Homme de loi, ayant eu des emplois de confiance important, le changement d'administration, l'a porté à résigner plutôt que de souffrir les hauteurs où l'injustice d'adversaires politiques. Avec une éducation soignée, des goûts littéraires et artistiques bien prononcés, lui ont fait désirer d'aller jouir des facilités infinies, qu'il y a à Paris mieux que nulle part

3 ailleurs au monde de les cultiver. Il va en France avec sa /

famille. Il est plus heureux que moi et ma famille, qui tous souhaiterions de tout cœur recommencer cette vie si douce et si intellectuelle à Paris, mais nous nous trouvons enchaînés ici, par tant d'entreprises entamées, que j'ai peu d'espoir de voir se réaliser un jour, cette aspiration de chacun des jours de ma vie, d'aller revoir mes amis parisiens et toutes les merveilles de cette grande source d'instruction et de civilisation, pour le reste des hommes.

Mr Barthe a pardevers lui beaucoup de notes et de renseignements importans sur notre histoire du Canada, mais l'accès à vos archives lui serait indispensable, s'il les veut compléter & rectifier. Je vous prie donc de lui en faciliter l'accès & de l'aider dans ses recherches.¹¹ Je vous procure la connaissance d'un de mes amis, homme d'honneur, homme aimable, dont la société ne peut que vous être agréable; que vous pouvez montrer à tous, pour prouver que dans la Nouvelle France, vous avez des frères dignes des sympathies de ce qu'il y a de mieux, dans le pays de leur origine.

Rappelez moi au Souvenir de cet excellent Mr Martin que j'estime de tout mon cœur et salue bien cordialement.

Mr Barthe m'a fait l'amitié au moment de son départ de venir avec son aimable épouse et son intéressante petite famille, me dire adieu. Il vous dira comme il m'a fallu fortement travailler pour avancer autant que je l'ai fait, un établissement aussi considérable que celui que j'ai commencé si loin des villes et des secours que l'on y trouve. Il vous dira que l'endroit est naturellement d'une rare beauté et que le plan d'amélioration à suivre pendant plusieurs années cadrera naturellement avec les avantages qu'il possède. Il vous dira surtout que l'espérance que vous me donnez de venir en Canada et dans mon hermitage sur les bords de l'Ottawa, est une des espérances dont je souhaite le plus ardemment la réalisation et que pour ma famille et moi les jours de votre arrivée et séjour avec nous, seront des jours de fête et de bonheur — Je vous souhaite Chère Monsieur Margry pleine santé et entier contentement et demeure

Votre Serviteur & ami bien affectionné

L J Papineau

A Monsieur
Pierre Margry
Aux Archives de la Marine
Paris

¹¹ Joseph Guillaume Barthe avocat, journaliste, député, greffier, polygraphe. La publication de son *Le Canada reconquis par la France* (Paris, 1855) a été le couronnement de ce séjour de trois ans en France.